

## LA VIE PARISIENNE CONJUGUÉE AU FUTUR

« Paris s'occupe infiniment de lui-même ; il se regarde, avec la plus grande naïveté, comme le centre, l'œil et l'ombilic de l'univers<sup>1</sup>. » Cette phrase de Théophile Gautier résume bien ce que ressentent un certain nombre d'écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle. D'une part, ils ont conscience d'appartenir à ce siècle. D'autre part, ils le projettent dans l'avenir, en estimant que le présent en dessine déjà les grandes lignes.

### 1. *Le devenir de Paris dans les textes*

Le XIX<sup>e</sup> siècle fourmille de textes d'anticipation où des auteurs – plus ou moins talentueux – tournent vers l'avenir un regard interrogateur, parfois serein, souvent inquiet.

Le corpus des écrits que j'ai retenus présente des textes assez différents les uns des autres. Certains sont des récits de voyage dans l'avenir, tels ceux de Souvestre, *Le Monde tel qu'il sera* ou de Calvet, *Dans mille ans* qui projettent des personnages dans un futur lointain. D'autres récits sont des scènes du futur proposées aux lecteurs : c'est le cas pour Pierre Véron, *En 1900* ; Robida, *Le Vingtième siècle* et *La Vie électrique* ; et Verne, *Paris au XX<sup>e</sup> siècle*, qui se déroulent tous quatre au XX<sup>e</sup> siècle.

D'autres textes sont des tableaux du futur où la description domine et où la narration est absente : Théophile Gautier, *Paris futur* ; Victor Fournel, *Paris nouveau* ; Tony Moilin, *Paris en l'an 2000*.

Enfin, une troisième catégorie de textes contient des évocations catastrophiques et, du point de vue du genre, s'apparentent au documentaire ou au rapport : Hippolyte Mettais, *L'An 5865*<sup>10</sup> ; Alfred Franklin, *Les Ruines de Paris en 4875*<sup>11</sup> ; Camille Flammarion, *La Fin du monde*<sup>12</sup>.

Écrits sur une cinquantaine d'années (1845-1893), ces textes présentent une relative homogénéité, même s'ils sont de valeur inégale. Je précise que je n'ai pas retenu dans ce corpus tous les récits d'anticipation du XIX<sup>e</sup> siècle, mais seulement les textes où la vie parisienne se trouve projetée dans l'avenir, subissant maintes transformations ou connaissant d'extraordinaires permanences.

Ces textes tiennent tous un double discours : le narrateur s'adresse souvent à un narrataire de la même époque que lui, c'est-à-dire du futur, mais son discours est truffé d'éléments qui visent un narrataire contemporain de la publication du texte. Un exemple dans *Paris au XX<sup>e</sup> siècle* de Verne : « Dès lors, ne soyons pas surpris de ce qui eût étonné un parisien du dix-neuvième siècle<sup>13</sup>. » Dans la plupart de ces textes, le lecteur rencontre donc des associations de termes créant le dépaysement, produisant ainsi des *anachronismes* dont nous verrons quelques exemples.

---

1. Théophile Gautier, *Paris futur*, dans *Le Pays*, 1851 ; repris dans *Caprices et zigzags*, Paris, Victor Lecou, 1852. La citation est extraite de la page 307.

2. Émile Souvestre, *Le Monde tel qu'il sera*, Coquebert, 1845.

3. Émile Calvet, *Dans mille ans*, dans le *Musée des familles*, 1883, puis en volume chez Delagrave (Paris), 1884.

4. Pierre Véron, *En 1900*, Paris, Calmann-Lévy, 1878.

5. Albert Robida, *Le Vingtième siècle*. Paris, Georges Decaux, 1882 ; *La Vie électrique*, Paris, Librairie illustrée, 1892.

6. Jules Verne, *Paris au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette-Le Cherche-Midi, 1994. Ce roman est un cas un peu particulier, retrouvé récemment et publié un siècle après la disparition de son auteur. Mais je le retiens car il a été écrit vers 1863.

7. Th. Gautier, *op. cit.*

8. Victor Fournel, *Paris nouveau*, Paris, Jacques Lecoffre, 1865.

9. Tony Moilin, *Paris en l'an 2000*, Paris, Librairie de la Renaissance, 1869.

10. Hippolyte Mettais, *L'An 5865*, Paris, Librairie centrale, 1865.

11. Alfred Franklin, *Les Ruines de Paris en 4875*, Paris, L'Echo de la Sorbonne, 1875.

12. Camille Flammarion, *La Fin du monde*, Paris, Ernest Flammarion, 1893.

13. J. Verne, *op. cit.*, p. 30.

L'affaire se complique pour nous, lecteurs du XXI<sup>e</sup> siècle qui lisons ces textes que nous savons écrits au XIX<sup>e</sup> siècle et qui nous parlent de leur futur – qui ne correspond pas à notre passé. Je pense en particulier aux récits de Robida qui se déroulent dans les années 1950 : « Le mois de septembre 1952 touchait à sa fin. L'aéronef omnibus qui fait le service de la gare centrale des Tubes suivait, à l'altitude réglementaire, la ligne onduleuse des boulevards prolongés<sup>14</sup>. » Il se produit un indéniable effet d'étrangeté que l'auteur n'a pas voulu.

Voyons donc dans le corpus des textes ainsi retenu ce qui change dans la vie parisienne et ce qui se perpétue. Certains récits mériteraient une analyse approfondie. Je me contenterai d'un rapide parcours à travers cette vie parisienne conjuguée au futur.

## 2. Les changements

Lorsque Paris se trouve ainsi projeté dans le futur, un certain nombre de ses composants sont transformés. Ainsi en est-il de l'étendue de la ville, de son aménagement urbain, de certains de ses monuments emblématiques et des moyens de transport.

En effet, ces textes se font l'écho des grands bouleversements que connaît Paris. Sous la Restauration sont aménagés les boulevards et les réseaux d'égouts. Et sous le Second Empire interviennent les grandes modifications marquées par le préfet Haussmann : les grandes artères, l'Opéra Garnier, les gares de chemin de fer, les bois de Boulogne et de Vincennes, etc. Les arrondissements de Paris sont également découpés à cette époque. Il est évident que toute cette urbanisation va se poursuivre dans l'avenir. Paris s'étend et se modernise :

Qu'eût dit un de nos ancêtres à voir ces boulevards illuminés avec un éclat comparable à celui du soleil, ces mille voitures circulant sans bruit sur le sourd bitume des rues, ces magasins riches comme des palais, d'où la lumière se répandait en blanches irradiations, ces voies de communication larges comme des places, ces places vastes comme des plaines, ces hôtels immenses dans lesquels se logeaient somptueusement vingt mille voyageurs, ces viaducs si légers ; ces longues galeries élégantes, ces ponts lancés d'une rue à l'autre, et enfin ces trains éclatants qui semblaient sillonner les airs avec une fantastique rapidité<sup>15</sup>.

À la même époque que Verne, Victor Fournel rêve de l'avenir de Paris dans un « modèle exacerbé de l'urbanisme haussmannien<sup>16</sup> » :

Paris, pendant mon sommeil, avait successivement fait craquer ses nouvelles ceintures et débordé de toutes parts sur ses alentours, en les englobant dans son sein. Il avait maintenant plus de cent kilomètres de tour, et remplissait à lui seul le département de la Seine. Versailles était son royal vestibule ; Pontoise s'enorgueillissait de former un de ses faubourgs. Chaque jour les citoyens de Meaux montaient sur les tours de leur cathédrale, pour voir si le flot de Paris n'arrivait pas enfin jusqu'à eux. D'étape en étape, les derniers tronçons de ses boulevards, partis de la plaine de Monceaux, venaient expirer sur les bords de la forêt de Chantilly, proprement taillée en parc à l'anglaise. Le boulevard de Sébastopol avait poussé sa pointe en éclaireur jusqu'aux portes de Senlis, et des îlots de maisons grandioses, semées çà et là à travers la plaine aride et nue, dans un désordre sagement réglé par le compas des ingénieurs, comme autant de jalons et de pierres d'attente, faisaient rapidement glisser Paris sur la route de Fontainebleau [...] La ville avait fait la moitié du trajet au-devant de l'Océan, et l'Océan s'était avancé à sa rencontre, si bien que l'antique légende de Paris port de mer était enfin une vérité<sup>17</sup>.

Dans le roman d'Émile Calvet, *Dans mille ans*, des savants du XIX<sup>e</sup> siècle absorbent un produit chimique qui les fait se réveiller mille ans plus tard. L'un des chapitres de ce récit nous présente

---

14. A. Robida, *Le Vingtième siècle*, op. cit., p. 1.

15. J. Verne, op. cit., p. 48.

16. Philippe Hamon, *Expositions. Littérature et architecture au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, José Corti, 1989, p. 81.

17. Victor Fournel, *Paris nouveau*, op. cit., p. 232-233. Ce rêve (et sujet de plaisanterie) sur Paris port de mer s'appuie sur des projets qui sont anciens dont celui de P.-F. -X. Bourguignon d'Herbigny, *Paris port de mer*, 1825. On le retrouve dans les textes de Gautier et de Verne.

donc un tableau de « Paris en 2880<sup>18</sup> ».

Dans un avenir moins lointain – en 1952 – Albert Robida peint une ville de Paris qui s'étend aussi dans la dimension verticale :

« Mécanicien, à l'Arc de triomphe ! »

De grandes transformations venaient de bouleverser ce quartier de Paris. Depuis longtemps la place manquait dans le Paris central ; la nombreuse population qui ne peut s'envoler vers les quartiers éloignés, vers les faubourgs charmants qui s'allongent en suivant les méandres de la Seine jusqu'à Rouen, la vieille capitale normande devenue faubourg de Paris, ne trouvait plus à se loger, bien que les maisons eussent gagné considérablement en hauteur. Dix ou douze étages à chaque maison ne suffisant plus, il fallait prendre de plus en plus sur le ciel.

Des spéculateurs hardis ont acheté l'Arc de triomphe et le Palais construit au dernier siècle sur les hauteurs du Trocadéro ; un tablier de fer colossal, soutenu de distance en distance par des piliers de fer portant des cubes de maçonnerie, a été jeté du sommet de l'Arc de triomphe aux deux tours du Trocadéro, par-dessus tout un quartier. – La place de l'Étoile, couverte entièrement, a été convertie en jardin d'hiver. Au-dessus, c'est-à-dire directement sur l'Arc des batailles, un immense palais s'est élevé, portant à des hauteurs inusitées ses pavillons et ses tours.

Ce palais est un grand *bôtel international* ; il contient dix mille appartements, réunissant l'élégance parisienne au confortable comme on l'entend dans les cinq parties du monde<sup>19</sup>.

Le livre de Pierre Véron, *En 1900*, est assez décevant. C'est la simple description d'un avenir peu différent du présent. Le futur dans lequel le personnage central se retrouve est décrit sans distance, ni humour. Ainsi découvre-t-il les nouveaux boulevards [*sic*] de Paris :

On nommait ainsi, en 1901, la promenade qui s'étend de la Bastille à la Madeleine, – pour la distinguer des autres boulevards, dont le plus court n'avait pas moins de 20 kilomètres.

Les *Petits-Boulevards*, qu'on avait respectés, à cause de leur ancienne réputation, étaient loués alors à un spéculateur qui y avait établi un café-restaurant, connu sous le nom de café Crésus.

Le café Crésus occupait toutes les boutiques des deux côtés des Petits-Boulevards<sup>20</sup>.

Quel que soit le développement envisagé pour Paris dans l'avenir, la vie parisienne est changée du point de vue des transports. Le chemin de fer – appelé *rail-way* pour faire moderne – s'étendra considérablement à l'intérieur de la ville de Paris. On le trouve chez Gautier et Verne. Celui-ci décrit même l'existence de « quatre cercles concentriques de voies ferrées » qui forment « le réseau métropolitain<sup>21</sup> ».

Robida montre un Paris en 1952 où le train est déjà dépassé et remplacé par des tubes dans lesquels circulent des capsules projetées à grande vitesse par de l'air comprimé. Paris-Bordeaux sera parcouru en 45 minutes. Voilà de la Grande Vitesse ! Par ailleurs l'essentiel de la circulation sera aérien : des aéro-cabs sillonnent le ciel de Paris dans *Le Vingtième siècle* et *La Vie électrique*. Ceci a une influence sur l'habitat : on inverse l'occupation traditionnelle des immeubles puisqu'on entre désormais par le haut. Les étages les plus recherchés sont donc les plus hauts placés, contrairement à ce qui se pratique au XIX<sup>e</sup> siècle.

Déjà Souvestre, dans *Le Monde tel qu'il sera*, imagine des « fiacres-volants », des « tilburys ailés », des « omnibus ballons », beaux exemples de ces *anachronismes* que j'évoquais plus haut ! Robida se plaît à représenter ces anachronismes où le passé rencontre le futur. Dans *La Vie électrique* (qui prolonge *Le Vingtième siècle*), nous découvrons Paris du haut du sixième étage :

De cette loggia, ainsi que des miradors vitrés suspendus au façades, on apercevait tout Paris, l'immense agglomération quasi-internationale de 11 millions d'habitants qui fait battre sur les rives de la Seine le cœur de l'Europe et presque le cœur du monde, en raison des nombreuses colonies asiatiques, africaines ou américaines fixées dans nos murs ; on planait au-dessus des plus anciens quartiers, ceux de la vieille Lutèce, bouleversés par les embellissements et les transformations, par delà lesquels d'autres

18. Émile Calvet, *Dans mille ans*, *op. cit.*

19. Albert Robida, *Le Vingtième siècle*, *op. cit.*, p. 42-43.

20. Pierre Véron, *En 1900*, *op. cit.*, p. 56.

21. J. Verne, *op. cit.*, p. 42.

quartiers plus beaux, les quartiers modernes, si étonnamment développés déjà, projetaient loin d'immenses boulevards en construction.

Là-bas, derrière les hauts fourneaux, les grandes cheminées et les coupes de réservoirs électriques du grand musée industriel des Tuileries, se dressent, au centre du berceau de Lutèce, flottant entre les deux bras de la Seine, – de la vieille Lutèce agrandie et transformée, allongée, grossie, gonflée et hypertrophiée – les tours de Notre-Dame, la vieille cathédrale, surmontées d'un transparent édifice en fer, simple carcasse aérienne de style ogival comme l'église, portant, à 80 mètres au-dessus de la plate-forme des tours, une seconde plate-forme avec bureau central d'aéronefs, omnibus, commissariat, restaurant et salle de concert de musique religieuse<sup>22</sup>.

Robida est aussi le seul qui imagine une évolution de la société, évoquant en particulier le fait que les femmes y occupent désormais les mêmes fonctions que les hommes. Le personnage central du *Vingtième siècle*, Hélène Colobry, tente donc d'être avocat, journaliste ou banquière. Robida présente aussi une invasion de la publicité sur tous les supports possibles, rejoignant ainsi d'autres auteurs contemporains dans la dénonciation de la société de consommation qui se met en place dans les années 1880<sup>23</sup>.

### 3. *Ce qui reste*

Si les lieux et le cadre de vie changent, les mœurs évoluent peu. Les relations entre individus, entre les hommes et les femmes en particulier, seront peu modifiées. On organisera toujours des bals, des repas, Le théâtre restera une activité importante de la vie parisienne, même s'il prend parfois des allures étonnantes. Ainsi dans sa rêverie sur « Paris futur », Théophile Gautier s'arrête sur les théâtres parisiens :

Il n'y aurait plus que quatre théâtres : – un théâtre de chant et de déclamation lyrique, un théâtre de danse et spectacles pittoresques, un théâtre de drame et tragédie, un théâtre de comédie, pantonnades et farces exhalantes ; [...] L'éclairage de la scène viendra d'en haut, et non d'en bas, comme cela se pratique stupidement aujourd'hui : cette amélioration permettra d'arriver à des effets d'optique d'une vérité complète, et modifiera le système des décorations, où tant de talent est dépensé en pure perte : les mécanismes seront tellement simplifiés et tellement parfaits, qu'un seul ingénieur, placé devant un petit clavier, fera changer le théâtre de fond en comble en frappant une touche, ou en tournant un bouton de cuivre<sup>24</sup>.

Dans le *Paris au XX<sup>e</sup> siècle* de Verne, il y aura un « Grand Entrepôt Dramatique » qui fabriquera les pièces de manière industrielle : « Les cinquante théâtres de la Capitale se fournissaient là des pièces de tout genre ; les unes étaient confectionnées d'avance ; d'autres se faisaient sur commande, celle-ci à la taille de tel acteur, celle-là dans tel ordre d'idées<sup>25</sup> ».

La mutation théâtrale la plus intéressante est celle que propose Albert Robida. En effet, la vie quotidienne du XX<sup>e</sup> siècle est marquée par une invention révolutionnaire, le téléphonoscope. Il associe les avantages (ou les inconvénients) du téléphone et de la télévision. On peut communiquer en se voyant et en s'entendant, réciproquement. Le téléphonoscope est aussi une caméra de surveillance et le moyen de voir, de chez soi, ce qui se passe dans le monde et donc, entre autres, d'assister à des représentations théâtrales.

Voilà pourtant la merveille réalisée par l'invention du téléphonoscope. La Compagnie universelle du téléphonoscope théâtral, fondée en 1945, compte maintenant plus de six cent mille abonnés répartis dans toutes les parties du monde ; c'est cette Compagnie qui centralise les fils et paye les subventions aux directeurs de théâtres.

---

22. A. Robida, *La Vie électrique*, op. cit., p. 127.

23. Voir mon article, « Sur la terre comme au ciel... l'affiche », *Image [e] Narrative*, n°20, 2007, « L'Affiche fin de siècle » : ([http://www.imageandnarrative.be/affiche\\_findesiecle/comperre.htm](http://www.imageandnarrative.be/affiche_findesiecle/comperre.htm))

24. Théophile Gautier, *Paris futur*, op. cit., p. 321-322. Je renvoie à l'article de Françoise Sylvos, « Le Théâtre de l'Avenir dans "Paris futur" de Théophile Gautier », *Bulletin de la Société Théophile Gautier*, n°26, 2004.

25. J. Verne, op. cit., p. 167.

Avec le téléphonoscope, le mot le dit, on voit et l'on entend. Le dialogue et la musique sont transmis comme par le simple téléphone ordinaire ; mais en même temps, la scène elle-même avec son éclairage, ses décors et ses acteurs, apparaît sur la grande plaque de cristal avec la netteté de la vision directe ; on assiste donc réellement à la représentation par les yeux et par l'oreille. L'illusion est complète, absolue ; il semble que l'on écoute la pièce du fond d'une loge de premier rang<sup>26</sup>.

La presse et les journaux continueront à jouer un rôle important dans la vie parisienne. Dans *Le Vingtième siècle*, Robida assure même qu'à cette époque, le journal sera parlé et arrivera directement chez l'abonné. La figure centrale de ce roman, Hélène Colobry, tente une carrière de journaliste. Elle découvre donc les joies et les servitudes de ce métier qui ressemble fort à ce qu'il est au XIX<sup>e</sup> siècle et à ce que décrivent, par exemple, Balzac dans les *Illusions perdues* ou Maupassant dans *Bel-Ami*.

Dans la vie parisienne future, on continuera à faire des courses dans les grands magasins et des promenades au bois de Boulogne, que ce soit dans le roman de Souvestre ou dans ceux de Robida. Et la femme, la Parisienne, reste telle qu'en elle-même que ce soit l'élégante Mme Atout qui fait ses emplettes dans les nouvelles galeries du Bon Pasteur, « un magasin où se trouvaient réunies pour l'acheteur toutes les productions du monde connu<sup>27</sup> » ou Hélène Colobry qui fait ses courses dans les « grands bazars de l'industrie moderne », « grands magasins de nouveautés du Trocadéro<sup>28</sup> ». Le sous-titre de 1883 du *Vingtième siècle* n'est-il pas « roman d'une parisienne d'après-demain » ?

La vie parisienne s'affirme bien comme un mode de vie destiné à durer. Mais combien de temps ?

#### 4. Un avenir parfois sombre

Derrière cette atmosphère de gaieté, de progrès et d'insouciance se dessine parfois un avenir plus sombre. Rejoignant Baudelaire pour qui Paris est un lieu que les démons sont prêts à envahir, plusieurs de nos textes évoquent une punition ou une malédiction s'abattant sur la ville.

Le roman de Souvestre s'achève sur une véritable apocalypse où les trois anges de la colère détruisent la Terre ne laissant que débris, cendres et ruines. Les deux personnages venus du passé et réveillés dans le futur voient « les portiques croulant, les fleuves débordés, les incendies roulant en vagues de flammes<sup>29</sup> ».

La rêverie de Gautier sur *Paris futur* s'accompagne aussi d'évocations liées à la mort. L'auteur invite à plonger « sous la terre » pour découvrir « sous la cité vivante », « la cité morte<sup>30</sup> », une immense nécropole. C'est à partir de cette visite qu'il se tourne vers ce rêve d'un Paris futur.

*Paris au XX<sup>e</sup> siècle* de Verne se termine sur des pages ambiguës, mais toutes marquées par la mort. Le personnage central, Michel, se retrouve au cimetière du Père-Lachaise, près de la tombe de Musset :

[...] par une éclaircie de cyprès et de saules, il aperçut Paris.

Au fond, le Mont Valérien se dressait, à droite Montmartre, attendant toujours le Parthénon que les Athéniens eussent placé sur cette acropole, à gauche, le Panthéon, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, les Invalides, et, plus loin le phare du port de Grenelle, jetant sa pointe aiguë à cinq cents pieds dans les airs.

Au-dessous Paris, et ses cent mille maisons entassées, entre lesquelles surgissaient les cheminées empanachées de dix mille usines.

Plus au-dessous, le bas cimetière ; de là, certains groupes de tombes apparaissaient comme de petites villes, avec leurs rues, leurs places, leurs maisons, et leurs enseignes, leurs églises, leurs cathédrales, faites d'un tombeau plus vaniteux.

Enfin, au-dessus, les ballons armés de paratonnerres, qui ôtaient à la foudre tout prétexte de tomber sur les maisons non gardées, et arrachaient Paris tout entier à ses désastreuses colères.

26. A. Robida, *Le Vingtième siècle*, *op. cit.*, p. 56.

27. É. Souvestre, *op. cit.*, p. 90.

28. A. Robida, *Le Vingtième siècle*, *op. cit.*, p. 90.

29. É. Souvestre, *op. cit.*, p. 312.

30. Th. Gautier, *op. cit.*, p. 311-312.

Michel eût voulu couper les cordes qui les retenaient captifs, et que la ville s'abîmat sous un déluge de feu !

« Oh ! Paris ! s'écria-t-il avec un geste de colère désespéré !

– Oh ! Lucy, murmura-t-il, en tombant évanoui sur la neige<sup>31</sup>. »

Si tout a une fin, la vie parisienne peut-elle s'arrêter ? Dans *La Fin du monde*, Camille Flammarion tente d'imaginer le destin futur de la Terre qu'une comète pourrait détruire. Son ouvrage en développe les conséquences : cette comète étant tombée sur Rome, Paris est ravagé par un incendie. Puis le niveau des eaux monte et de nombreuses contrées sont submergées :

[...] la mer avait envahi les Pays-Bas, la Belgique et le nord de la France, Amsterdam, Utrecht, Rotterdam, Anvers, Bruxelles, Lille, Amiens, Rouen s'étaient vues submergées par les eaux, et les navires avaient flotté au-dessus de leurs ruines englouties.

Paris lui-même, après avoir été pendant longtemps port de mer et rivage maritime, avait vu les eaux monter à la hauteur ancienne des tours Notre-Dame, et recouvrir de leurs flots agités toute la plaine mémorable où pendant tant d'années s'étaient jouées les plus brillantes destinées de la Terre.

[...] Oui, Paris, le beau Paris, l'antique et glorieuse cité, n'était plus qu'un amas de ruines<sup>32</sup>.

Paris en ruine, c'est aussi ce que montre Hippolyte Mettais dans *L'An 5865 ou Paris dans 4000 ans* (1865), un roman assez confus et bavard, et sans grand intérêt en dehors de son idée centrale : dans un lointain avenir, un chasseur du Caucase met la main sur un livre écrit en français et il décide de retrouver les restes de la France et de Paris. Il ne retrouve que quelques ruines à proximité desquelles une peuplade a édifié un village, le petit Paris.

C'est surtout le récit d'Alfred Franklin qui mérite de retenir l'attention. Franklin était conservateur de la Bibliothèque Mazarine et travaillait sur l'histoire de Paris. Il s'amusa à imaginer ce que les archéologues du futur pourraient retrouver dans 3000 ans. C'est ainsi qu'il écrivit *Les Ruines de Paris en 4875* qui parut en 1875 sans nom d'auteur<sup>33</sup>. Une réédition augmentée paraîtra en 1908 sous son nom.

Dans ce petit récit, Franklin imagine donc qu'une expédition partie de Nouméa retrouve les traces de notre civilisation. Le responsable de l'expédition rédige des rapports où il fait part de ses découvertes. Bientôt, des ruines sont identifiées :

C'était bien Paris, nul de nous n'en douta, ces ruines grandioses étaient bien le tombeau de la reine du vieux monde. [...] à notre gauche nous voyions se profiler fier et hardi sur le ciel noir, le couronnement de l'arc triomphal élevé par un des derniers Poléons de la France à la gloire de ses armées<sup>34</sup>.

En effet, ces découvertes amènent les archéologues à des interprétations parfois éloignées de ce que nous savons être la réalité. Ils semblent toutefois avoir acquis une conviction :

M. de Beaupré démontre, en effet, avec évidence, que la grande révolution géologique par laquelle la France a été anéantie s'est produite vers le milieu du dix-septième siècle, et au plus tard vers l'an 1700 de l'ère chrétienne. On doit donc, sans hésiter, regarder comme falsifiés ou interpolés, dans les fragments conservés d'auteurs français, tous les passages qui semblent accorder à Paris une plus longue existence.

Les ordres de l'empereur nous prescrivaient de déblayer, avant tout, l'arc triomphal élevé sur la rive droite de la Seine<sup>35</sup>.

Le déchiffrement des inscriptions portées sur ce monument va laisser les archéologues devant des données énigmatiques. Ils vont conclure, par exemple, que les noms de Valmy et de Montebello

31. J. Verne, *op. cit.*, p. 203-204.

32. C. Flammarion, *La Fin du monde*, *op. cit.*, p. 262-263.

33. Parenthèse amusante : dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale, quelqu'un a cru à une coquille dans le titre et a « rectifié » le « 4875 » en : *Les Ruines de Paris en 1875*. « Rectification » que l'on retrouve encore aujourd'hui sur Gallica...

34. A. Franklin, *Les Ruines de Paris en 4875*, *op. cit.*, p. 20-21.

35. *Ibid.*, p. 43.

sont ceux de grands guerriers...

Je conclus sur quelques remarques :

– d’abord, il existe un parisianocentrisme évident : les projections sur l’avenir s’intéressent à la capitale de la France, même pour la montrer en ruines. Les autres villes, la campagne, la province n’existent pas, sauf pour être annexées à la vie parisienne.

– par ailleurs, c’est un regard sentimental qui est porté sur cette ville : on aime Paris, on la désire, c’est évident.

– mais son évolution peut effrayer, à commencer par la rapidité de changement (« La forme d’une ville/Change plus vite, hélas !, que le cœur d’un mortel<sup>36</sup>. ») Il est donc rassurant de projeter dans un futur parfois lointain ces changements qui font peur et de s’imaginer que la vie va continuer comme aujourd’hui.

– les textes que nous avons retenus cherchent moins à prédire l’avenir qu’à tenir un discours sur leur temps. De même que le XIX<sup>e</sup> siècle a écrit le passé (découvertes préhistoriques, redécouverte du Moyen Âge, fouilles à Pompéi, et grandes fresques historiques comme *L’Histoire de France* de Michelet ou *La Légende des siècles* de Hugo, etc.), de même, ce siècle veut écrire le futur, afin de se situer dans le temps.

– La plupart de ces récits tentent de concilier deux tendances, la croyance au progrès et à ses bienfaits d’une part, et l’idée que le monde va finir, d’autre part. Je me demande si le XIX<sup>e</sup> siècle n’aimerait pas être le dernier ?

Daniel COMPÈRE  
Université Paris 3

### Bibliographie

- Émile Calvet, *Dans mille ans*, dans le *Musée des familles*, 1883.  
Camille Flammarion, *La Fin du monde*, Paris, Ernest Flammarion, 1893.  
Victor Fournel, *Paris nouveau*, Paris, Jacques Lecoffre, 1865.  
Alfred Franklin, *Les Ruines de Paris en 4875*, Paris, L’Echo de la Sorbonne, 1875.  
Théophile Gautier, « Paris futur », dans *Le Pays*, 1851 ; repris dans *Caprices et zigzags*, Paris, Victor Lecou, 1852.  
Joseph Méry, *Les Ruines de Paris*, dans *Un mariage à Paris*, Paris, Arnauld de Vressel, 1856.  
Hippolyte Mettais, *L’An 5865*, Paris, Librairie centrale, 1865.  
Tony Moilin, *Paris en l’an 2000*, Paris, Librairie de la Renaissance, 1869.  
Albert Robida, *Le Vingtième siècle*, Paris, Georges Decaux, 1882.  
Albert Robida, *La Vie électrique*, Paris, Librairie illustrée, 1892.  
Émile Souvestre, *Le Monde tel qu’il sera*, Coquebert, 1845.  
Jules Verne, *Paris au XXe siècle*, Paris, Hachette-Le Cherche-Midi, 1994 (écrit vers 1863).  
Pierre Véron, *En 1900*, Paris, Calmann-Lévy, 1878.

---

36. Charles Baudelaire, « Le Cygne », dans *Les Fleurs du mal*, Paris, Poulet-Malassis, 1857.